

Pastorejant

Extraits d'une longue série de lettres échangées entre deux chevriers durant une année. Till et Mathilde ont partagé la garde d'un troupeau à Septèmes les Vallons, dans les collines qui surplombent Marseille.

Au début leurs échanges étaient pratiques, puis sont devenus tout autre.

***Quand ils font une lecture publique de leurs lettres, ils n'amènent aucune introduction.**

Till

La bienvenue au bercail.

Je te garantis une liasse sans notes de dressage canin.

Je te laisse des fragments d'une semaine de choses faites et pensées, en espérant qu'il y ait là-dedans quelque chose de communicable. Des cartes de ma tête en fonction de la position de mes pieds.

CARTE-ETOILE : Marreplane. Ici plus qu'ailleurs on sent la géographie provençale.

Ste Victoire, l'antenne de l'Etoile, la garrigue, les barres-allumettes de la Solidarité, la mer, le Frioul, Saint-Antoine, affreux lotissements, zone commerciale, plateau de Vitrolles, Alpilles, Ventoux.

Marseille est un trou. La ville est un trou.

A se battre sur les monticules, je me demande si les chèvres ont le sens du spectacle.

Imaginer qu'en bas, derrière, c'est la vie qui commence à grouiller.

Hier, répétition musicale au centre culturel kurde à Plombières. Il y a chez ces gens-là une acuité, une intelligence de la relation et une vie qui me chamboulent. Des « guerriers », en lutte, infiniment contraints, mais il y a là quelque chose de la vraie liberté. Pas la liberté anesthésiée, pas la paix terrifiante qu'on nous propose.

Mardi.

Hier, sortant triomphante de la traite avec mon lourd seau de lait, j'ai traversé une cour tigrée de larges ombres métalliques - Guy s'activait dans son atelier, la radio à fond. Tout le cœur d'un opéra semblait m'accompagner.

Je me sens bien ici.

Dimanche, à défiler avec les copains kurdes pour le Newroz, j'avais presque honte de mon émotion (romantique) à les trouver si clairs et vivants. Cette vie-là qui me paraît précieuse, sans que je sois vraiment capable d'appréhender l'épaisseur des douleurs qui la sous-tendent. Et pourtant, j'en suis sûre, ils sont plus vivants que moi. Et c'est la vie vivante que je cherche.

Cette maudite anesthésie.

L'an dernier, je gardais les brebis dans la Crau.

SCHEMA BREBIS : J'avais fait des tentatives de modéliser les réactions d'un troupeau de brebis face à un « chef de bêtes » tantôt démocrate (laissons-les choisir où elles vont, j'assure seulement la sécurité), tantôt gouverneur libéral (menons-les où je veux en leur laissant croire qu'elles choisissent), tantôt tyran autoritaire (par là).

Ici garder les chèvres pose moins de questions politiques, il n'y a rien à négocier de notre domination, rien à leur prouver de notre statut de berger « éclairé », elles sont acquises à leur douce exploitation dès le biberon.

CARTE Mercredi 23 mars

Et de plus en plus je sens le troupeau tout proche de moi et je me fonde dedans, et elles viennent me saluer, et elles sont sensibles à ma voix. Chloé, l'Antilope, Ciccirinella, Scotch, la Fouineuse...

Ici le vert en pleine face - partout ce drôle de brouillard violacé. A partir de quelle force du mistral peut-on faire vibrer une corde ?

Des fleurs de moutarde.

Au téléphone avec Jade. Elle siffle. C'est quoi cette chanson ? Je nous revois danser dessus pendant la transhumance...

Ici je passe par le kermès, j'enjambe, je reste coincée, je me faufile...

Mais ça t'irait, de faire tous les jours les mêmes gestes, et tous les jours le même rituel du chemin, tous les jours, sans connaître la date du point final ?

Je dois exercer mes mains. Dissocier les muscles de mes mains. Les découvrir. Essayer de les sauver. Hier, la difficulté de tenir une brosse à dents. Et même en dormant mes mains se contractent.

Arrivée là je les suis sur la pente calcaire. Je glisse j'ai pas de prise je me cramponne misérablement à moins de deux mètres du sol. Des cailloux plein les paumes des mains et les pieds au sol, je ris de moi, de mes rêves d'estives et de barres rocheuses.

Ici exactement, le premier coquelicot.

Il est midi. Les deux églises se répondent comme les muezzins d'Istanbul.

Dans le dégradé de la terre toxique qui noircit, où tracer une limite définie ?

Celle-ci, aléatoirement choisie et tenue.

Etre berger de grands troupeaux, c'est savoir prendre position. Poser des lignes et s'y tenir. Sitôt en ville dans le monde pourtant, la difficulté à me placer. Où se mettre. A quelle distance des choses.

Parmi les débris, un manteau de fausse fourrure.

Placer une chaise, jouer de la cornemuse parmi les gravats et les chaises.

Je sais qu'elles sont toutes là, mais à chaque klaxon de voiture j'ai l'image du troupeau qui traverse la route en bas.

Laisser des traces.

Une chaise blanche droite et fière, une deuxième pour inviter.

PETITE CARTE (34)

« Par là en février quelque part, il y avait une croix au sol, tracée avec un outil ou un doigt, dans la terre. C'était toi ? »

25 mars

Mathilde !

Je nous souhaite une longue amitié.

Je dirais que pour moi il y a falaise du moment où le passage (pour moi ou pour les chèvres ?) est impossible.

En réponse, une question que je me pose aujourd'hui : à partir de quel degré de roux clair Mathilde voit-elle du beige ?
Moi j'en compte cinq...

Eh non, je n'ai pas fait de croix par terre.

J'aime que tu me dises que tu cherches la vie vivante. Moi aussi.

CARTE Vendredi 25 mars

« J'aime quand la vue se dégage ici, surtout au soleil levant. Je les laisse manger et me réveille.

Je quitte le gros sentier pour me rapprocher de la pente et trouver le grand pin, mon ami !

Je voudrais commencer à lire ta lettre en m'y adossant mais ce matin les chèvres veulent manger son écorce, elles m'emmerdent !

Fabrégoules aujourd'hui rempli de bagnoles et de gens : un rassemblement de la CGT.

Les chèvres trouvent un nouveau trou dans le grillage et nous voici tous sur l'étroite bande d'herbe et d'arbres au bord de la falaise qui surplombe le lac de la carrière Lafarge.

J'ai un peu peur qu'il y en ait qui tombent dans le précipice, tellement elles s'en approchent pour grappiller la dernière touffe au-dessus du vide... »

Ces histoires de Giono, de chef de bêtes, mêlées à un début de lecture de René Girard, me donnent le sentiment de toucher à du sacré en travaillant avec les bêtes. Je comprends que tu aies nommé Lilith celle qui se refuse. J'ai parfois un sentiment de viol en trayant celles qui n'en ont pas envie. Et pourtant je me sens à une place juste, dans cette histoire de vie et de mort, qui me dépasse, à ma place en répétant, humblement penché, ce geste millénaire de la traite, ce lien avec l'animal qui me semble vital, même s'il est fait de violence irrésolue. A ma place aussi en perpétuant quelque chose de la pratique des bergers que j'ai croisés, des bédouins, des nomades, de leur usage non-appropriatif du sol.

Aimant le café au lait, depuis quelques jours j'hésitais à transgresser une limite me séparant de la chèvre, et à goûter leur faux lait en poudre. Je suis en train d'en boire. Ma foi, ça passe bien.

Un trait de caractère des chèvres qui m'est fort sympathique (et que je crois partager un peu) c'est leur curiosité. Dès qu'il y a un trou quelque part, il faut qu'elles passent à travers. Pour voir. Kaïna, aujourd'hui, regardait pendant cinq minutes, à travers une grille, un espace totalement bétonné, semblant vouloir y aller pour la simple raison que la chose lui était interdite. Je la comprends !

CARTE Mercredi 6

« Tentative de modélisation des mouvements du troupeau dévalant la pente de chez David, se dispersant sur le pré autour de la ruine, puis se rassemblant quand je les emmène vers le pré du dessus. »

27 avril,

table du préfa avec vue sur coquelicots.

Proposition de jeu pour les moments d'ennui en colline : trouver la chèvre manquante ! D'après mon comptage, à la traite, il y a 105 chèvres bouclées en bergerie, contre 106 marquées dans le cahier... mystère.

J'ai repensé au point de départ de notre conversation - un des points - quand tu m'as dit trouver condamnable le fait qu'aujourd'hui on veuille « vivre toute chose comme une expérience ». Je me souviens que j'ai protesté, je t'ai dit que je trouvais ça bien...mais du coup j'ai pas l'impression de t'avoir comprise. Tu voulais dire quoi ?

Mercredi 4 mai, 10h52.

Juste quelques mots pour Till Roeskens

Depuis lundi les chevrettes sortent en colline avec le troupeau. Il y a un drôle de plaisir à traverser la courette avec cette joyeuse et fidèle escorte. Le reste de ma journée est fait de coups dans les jambes auxquels je réponds par des coups de bâton ou de genou. L'exaspération me fait expérimenter une variété incroyable de couinements-grognements-jurons-cris.

En ce moment même, j'invente une sorte de nage pour éloigner les cabris de ma feuille avec des brasséments de pieds. Dix fois je pousse la petite dans la pente à coups de pieds, dix fois elle remonte se caler entre mes genoux. Ne jamais rien apprendre de ses expériences, la chose me paraît parfois enviable.

Déplacement. Je sens que je pourrais les violenter. Les fracasser comme dirait Guy. Chercher la ruse. Apprendre à grimper aux arbres.

J'ai mal au mains, de pire en pire. Je suis prête à mettre des sous, si on peut convaincre Eric et trouver une machine à traire d'occasion. Il se peut que je doive me faire opérer le canal carpien. J'ai rendez-vous jeudi prochain pour un électromyogramme (!) Je me débrouillerai pour être de retour pour la traite.

Nous avons un peu créé des monstres avec ces cabrettes élevées au biberon à qui rien n'a été transmis. Est-ce qu'elles apprendront à communiquer avec les autres ? Pour l'instant elles découvrent que le soleil est chaud, que le groupe est cruel et agressif, que la terre est infinie et n'est pas plate. Il y a deux choses qui n'ont pas besoin de transmission - se battre et se tenir

chaud, se blottir.

Pour le reste... pour l'instant, manger des cailloux.

29 avril

Mathilde.

Je repense à ce que tu m'as raconté de ta vie avec R., de votre folle exigence, du désir de se jeter dans le monde à corps perdu, de « tendre le pouce et suivre les rencontres » sans égards pour le confort et en méprisant l'idée du bonheur, de cet abandon que tu as appelé « volontarisme à se défaire de sa volonté »... C'était fort de t'écouter, ça résonne... et il me semble que si nous voulons nous en tenir à ce sentiment d'urgence né de nos premiers échanges, il faudra rester impudiques et continuer à tout mélanger. A créer des circulation de sens, des ponts de pensée.

Est-ce que l'idée de « maîtrise de soi » est le début de toute mentalité de maître ?

Les cartes étant indéniablement des instruments de maîtrise, trouverons-nous un moyen d'échapper à ça ? De continuer à nous perdre dans ce micro-territoire ? De continuer à voir avec des yeux neufs ? Comment éviter le fait qu'avec le recul inévitable des terrae incognitae le désir de cartographier se dessèche ? Comment inventer des cartes pour se perdre ? Comment mener l'enquête non pour maîtriser notre sujet, mais pour approcher du bord du vertige ?

CARTE (Château) 21 mai

Aujourd'hui le gardien m'a ouvert le portail, et je me trouve dans le saint des saints, sur un escalier extérieur du château ! Surveillant les troupes en bas dans la cour qui se régale.

Eh bien je suis ahuri de mon manque d'observation quant à ce lieu que je contourne depuis deux ans et que j'ai toujours dessiné n'importe comment ! La cour n'est bordée de bâtiments que d'un côté, le château n'a qu'une seule aile au lieu de deux, et ainsi de suite...

Ton désir d'échapper à toi-même continue de me parler, même si c'est dans une langue un peu étrangère - comme une part un peu étrangère de moi-même.

Au-delà du sens différent que chacun de nous met dans certains mots, comme « expérience », « individuel », etc., crois-tu qu'il y a là un vrai différent dans notre perception profonde des choses, qui puisse donner lieu à une dispute philosophique fertile ? Ou bien est-ce qu'au fond on est d'accord (quel embarras alors:-) ?

Depuis hier, Lilith revient au quai de traite comme si de rien n'était pour manger sa ration de graines. Elle a dû avoir l'intuition que la bataille était gagnée pour cette année et qu'on n'essayerait plus de la traire.

Beau moment avec Eric qui me parle d'abord de la machine à traire monumentale à 8000 euros que le représentant veut lui vendre. Faudra un mois pour l'avoir. J'essaie de l'en dissuader. En vain, dirait-on d'abord. Un peu plus tard il me montre sur son téléphone la photo d'une machine mobile pas chère et me raconte que c'est horrible, qu'il arrive jamais à se décider, qu'il a la manie d'aller dans un magasin pour acheter un truc et d'en ressortir les mains vides. Qu'il lui a fallu dix ans pour acheter un poste à cassettes.

Cinq minutes plus tard il m'appelle, je retourne le voir : « C'est bon, je l'ai achetée ! Elle arrive dans une semaine. » On fait top-là. Il a les yeux qui brillent.

En vrai.

En vrai ma vie quotidienne est toute de mesures et de volontés qui se cramponnent.

Hier j'ai pris mon premier cours de chant. Pour le moment, apprendre à respirer. La voix ça ne se force pas, ça sort quand c'est prêt à sortir. Tu veux aller trop vite. Apprendre à respirer. Non. Apprendre - juste - à laisser entrer l'air. Laisser entrer. Voilà. Ouvrir grand la bouche.

Je suis dans le monde et le monde est en moi. J'appartiens à un corps social et il me compose. Ce sentiment d'éternité-là je le connais : être fondue-enchaînée à tout ce qui existe hors de moi.

J'ai été nourrie comme toi aux mamelles de la foi chrétienne.

Vers mes 18 ans, j'ai rejeté toute idée d'institution ou de dogme, il me semblait que la foi seule pouvait avoir du sens, comme expérience individuelle (je n'y échappe pas). Mais maintenant je pense à peu près l'inverse : il me semble que c'est l'acte répété en commun qui est premier à donner sens.

Aujourd'hui je suis émue à peu près par toute manifestation d'une application commune. Tas de cailloux, nef d'église, percussions, cortège militant, parade carnavalesque, voix à l'unisson.

8 juin.

Malheur. Depuis deux jours on cherche une des quatre Alpines, semée quelque part sur les hauteurs en face de chez David où l'on n'est pas censés aller.

13 juin

Deux SMS

« Le bonjour Till. Ici c'est un peu la crise, ce passage à la machine à traire. Eric veut tout démonter aujourd'hui. Je lui dis que c'est une connerie, il veut rien écouter. Traite trop longue, peu de lait, chèvres en panique... » « ceux qui voudront utiliser la machine, ce sera leur problème », il m'a dit. Une envie de quitter la pièce. »

13 juin soir

« Parfois les choses vont mieux quand elles sont dites, parfois on ne se sent pas écouté mais on est entendu. On garde le quai de traite. Ce soir courtoisie versaillaise. Eric tout miel. La douceur, ça marche, troupeau tout calme. Il y a du lait, on finit pas si tard. » Heureusement que j'ai insisté pour qu'on persévère, hein ? », il me dit. Ça me fait presque sourire.
« Heureusement que tu as insisté, oui... »

16 juin

Ce matin à 7h quand je suis arrivé, la traite d'Eric était loin d'être terminée. Toujours trois heures paraît-il. L'installation, sous la chaude lumière du spot, en arrivant de la lumière grise du dehors, m'a paru belle, et le bruit de succion de la machine presque doux. Les chèvres s'y font. Ce gros quai de traite encombrant complique nos gestes, mais Eric a quelques pistes d'ingénieux bricolages supplémentaires... le pire semble passé !

Une pensée pour Yago, trouvé mort avant-hier. Premier chien qui m'accompagna fidèlement en colline. Au moindre signe de ma part, il... courait après la première chèvre qu'il trouvait, ignorant superbement le reste des troupes.

22 juin

Eric m'a dit ce matin qu'il a eu un appel de la mairie : quelqu'un s'est plaint qu'on allait trop près des maisons. D'où l'interdiction, désormais, de la Courène comme de Marreplane. Mon terrain de jeu préféré ! Je n'ai pourtant pas été près des maisons ces derniers temps. Et toi ? T'étais où ?? T'as une idée de qui peut être ce connard – qu'on lui ravage un peu son jardin ?

8 juillet

Avant-hier, recommencer la traite à la machine fut pénible. Le plaisir de la nouveauté étant passé, impression d'être à l'usine. Du coup hier soir, en l'absence d'Eric, ni une ni deux, j'ai traité à la main ! Tranquillement, sans me presser. Joie des mains de retrouver le contact des mamelles chaudes et pleines. Joie des oreilles à entendre gicler le lait dans le seau, joie des yeux à le voir mousser de toute sa blancheur, joie du corps à être dans l'effort constant, à trouver son rythme... une petite brise fraîche passait dans la bergerie... je me suis dit, la machine c'est pratique, mais je ne veux pas qu'elle devienne indispensable, je veux garder ce savoir-faire. Désormais, j'alternerai.

Réponse à ta carte postale : Non, je ne me crois pas du tout à la veille d'une insurrection générale. Et si elle devait arriver, je pense qu'elle aurait toutes les chances de virer fasciste. MAIS je veux vivre comme si l'insurrection pouvait arriver demain - cela me semble la voie d'une vie juste. « Etre prêt, voilà tout ». Ce qui signifie, dans mon cas : 1) faire des légumes et des fromages, bases d'une possible autonomie locale, 2) me lier avec ceux qui, ici et ailleurs, désirent une vie sans autorité, pour constituer une force commune, et 3) ne pas m'attacher à des possessions ou places privilégiées qui pourraient faire de moi quelqu'un qui aurait peur de perdre.

11 août

Ce matin, retrouvé Eric qui sortait lui aussi d'une nuit blanche. Ça crame. A Rognac, à Fos, à Istres, sur le plateau de Vitrolles ; il a passé la nuit à veiller la bergerie. Le feu aux Pennes-Mirabeau. Les quartiers nord menacés. La chèvrerie de Loïc a brûlé. Il n'y a plus de pâturage. Il a dû traverser l'autoroute avec ses 300 bêtes. Au plus terrible de son histoire, on pourra dire qu'il a enfin réussi à transhumier à Vitrolles, en ville.

Garrigue sèche
Argelas jaunis
Cyste foutu
Chêne vert fané
Amandiers dévorés

15 août

La borgne me manque, vieille dame gracieuse qui se traînait en arrière du troupeau. Et comme s'il en fallait toujours une pour se traîner derrière, aujourd'hui c'est Passepartout qui tient le rôle. Fausse vieille avec sa carcasse maigre et ses poils blancs. Et Guy qui a commencé à disparaître derrière ses massifs de fleurs exponentiels, qui semble se droguer aux fleurs, quand s'arrêtera-t-il ?

Lundi 12 septembre

En ce jour, nous déplorons l'incalculable perte de :
Poulette, Shara, Josse, Chameau, Cornes serrées, La Borgne, Lilith, Diane, 40031 et Caribou. In Memoriam. Voilà qu'elles ne furent plus que 104 si j'ai bien compté.

Et la saison de chasse est ouverte et les emmerdes commencent.

14 octobre

Un vent ! Un vent à décorner cocus et taureaux d'une seule bourrasque !
Et puis l'orage, boum, l'Algéco qui tremble le viel qui s'illumine et tout ça !
[Bizarre comme en ce moment les choses bougent d'elles-mêmes. Progressivement je me laisse porter ailleurs, je lâche un peu de mon volontarisme à aimer Marseille. Cet hiver sera une belle bourrasque qui emportera les peaux mortes.]

Ici le troupeau qu'on a connu se métamorphose doucement. Un berger moustachu est venu prendre les Alpines, deux boucs et E.T. C'est l'étrange beauté du troupeau, de persister malgré les changements individuels. Mais cette façon peu frontale de « faire partir », « emmener », me laisse songeuse.

20 octobre

Fabrégeules. J'ai froid dans le vent froid. J'ai froid de la nudité de ce paysage débroussaillé, de ce troupeau qui me semble décimé (ô Haïti ! ô Cambouis ! ô Polka ! dernière partie) et j'ai froid de tes mots d'adieu ou presque, d'adieux à ce troupeau marseillais qu'on ne montera pas ensemble, à ce tunnel qu'on laissera partir à la ferraille, puisque tout est en train de faire que nos chemins déraillent - c'est Cabrel qui chante dans ma tête - j'en reviens pas que tu t'en ailles...

Retour d'une belle semaine à la Zad, sous l'ombre planante d'une possible attaque imminente des forces du désordre. C'était beau comment les gestes de l'urgence cohabitaient avec des gestes d'un quotidien en construction comme si la vie était éternelle. Evacuer du matos précieux hors de la zone (les machines, les livres...), construire des « armlocks » pour se bloquer

ensemble, des boucliers, des échelles pour occuper les toits, des plateformes de défense dans les arbres (j'ai appris à grimper avec une corde) - et en même temps, à quelques mètres de là : désherber le potager, raboter et peindre les portes du « dôme », aller chercher le pain aux Fosses Noires, assister aux réunions où l'on se chamaille sur des détails d'organisation, rire en apprenant que - le bocage nantais manquant cruellement de pavés, pierres ou autres projectiles - les camarades ont commandé plusieurs tonnes de cailloux bien calibrés à Lafarge !

Plus je regardais ce grand chêne dans lequel on installait la plateforme, plus il me semblait magnifique, unique, plus je me disais : ils ne peuvent quand même pas songer à couper cet arbre ! Ils faut qu'ils regardent cet arbre ! Ils veulent détruire des milliers d'arbres sans même les avoir regardés ?

Mais où as-tu donc fait paître les boucs pour qu'ils se collent autant de trucs dans leurs barbes ?

Le grand noir ressemble maintenant à une statue de pharaon... tiens, je vais l'appeler Pharaon !

3 novembre

Merci de ton feu automnal. J'en reçois la chaleur. Et ne t'en fais pas du froid passager. J'ai forcément un deuil à faire.

Guy me régale encore de ses aventures avec le troupeau, de toutes leurs escapades, de la douce anarchie qu'il répandait autour de lui - énergie tellement précieuse - aujourd'hui il m'a raconté la réplique de son stagiaire préféré aux garde-chasse venus l'interpeller sur un chemin interdit : « Moi je vais où je veux : c'est les chèvres qui commandent ! »

Et moi qui ne suis pas encore certain que je saurais défendre, face à un tribunal de véganes, mettons, mon choix raisonné d'élever des chèvres, l'argument ultime que je vois c'est qu'elles constituent un ferment de désordre indispensable à notre société !

Quelques heures plus tard. Galère ! Ironie du sort, elles sont parties dans la carrière et m'ont fait courir et gueuler pendant une heure comme jamais avant, sans grand effet - et j'en viens à conclure que le désordre est quand même plus chouette quand c'est les autres qui le subissent.

Hier j'ai apporté une grande feuille de papier, et j'ai passé ma soirée au préfa à décalquer, fragment par fragment, une carte générale de la pastura sur les photos satellites de google maps, histoire de voir à quoi ça ressemble « en vrai », tout ça. Non pas que j'accorde tant d'intérêt à l'objectivité, mais parce que les courbes de tous nos chemins telles qu'elles s'inscrivent réellement dans le paysage ont une beauté toute particulière. Cette carte reste à compléter de toutes nos aventures, si le cœur d'en dit.

9 novembre

Ce matin : pluie.

Ce matin : élection de Donald Trump, pionnier de l'idiotie qui vient.

Ce matin : dernière traite, faite avec Eric, avant tarissement des chèvres. J'ai eu l'honneur d'actionner le bouton Off de la machine la dernière fois avant hivernage.

Et puis on a plié tout ça.

28 novembre

J'ai trouvé une chaise au soleil, proche du stade, où on entend couler l'eau des rigoles de Fabrégoules. L'eau est de retour, on a fait le tour des saisons. C'est beau, le retour annoncé des choses. Aujourd'hui est mon dernier jour de garde, excepté mercredi où j'espère qu'on se paiera, toi et moi, la montée au sommet de l'Etoile.

L'impression de faire un peu partie du troupeau, ou l'inverse.

Et j'espère que mes chansons leur manqueront un peu.

La semaine dernière - un retour de plus au port - un enfant d'origine indienne s'endort la tête contre mon épaule. Bus 34. C'est si beau que ça pourrait être un critère de lieux où vivre. Des lieux où existe la potentialité d'un enfant endormi sur l'épaule.

Il faut que je te laisse. Je t'aurais bien parlé de tout le reste. De tous les autres. Il faut y aller. « C'est la der', hein ? » dit Eric. Un jour je ne quitterai plus le troupeau. Je sais pas encore. Mais un jour. Cette fois encore, je le quitte.

Nous... on ne se quitte pas. A mercredi !